

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 32 (1894)
Heft: 46

Artikel: En sortant du Cercle
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-194575>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
six mois . . . 2 fr. 50
ETRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On s'abonne au *Bureau du Conteur*, à Lausanne et aux Bureaux des Postes. — Les abonnements datent du 1^{er} janvier, du 1^{er} avril, du 1^{er} juillet et du 1^{er} octobre.

PRIX DES ANNONCES :

du canton, 15 c. ; de la Suisse, 20 c. ; de l'Étranger, 25 c. la ligne ou son espace.

AVIS. — Les nouveaux abonnés au **CONTEUR VAUDOIS**, pour 1895, recevront ce journal gratuitement durant les mois de novembre et décembre de l'année courante. — Prix de l'abonnement : Pour la Suisse, fr. 4,50 ; pour l'étranger, fr. 7,20.

En sortant du Cercle.

Monsieur le rédacteur.

Vous avez sans doute, comme tant d'autres, maintes fois remarqué ces pauvres gens, aux habitudes régulières et monotones, paraissant embarrassés de leur personne, et qui sont, en général, de petits rentiers.

Ce qui me suggère l'idée de vous en dire un mot, c'est que je sors de mon Cercle, où je viens d'en voir quatre assis autour de la cheminée, et gardant pour eux seuls toute la place et toute la chaleur. Je me serais volontiers approché un peu de ce feu pétillant, si agréable lorsque les premiers froids et les brouillards de novembre vous saisissent ; mais pas possible. Ils étaient là tous quatre et n'en démarraient pas.

Je fus donc forcé de savourer mon vermouth à six mètres de la cheminée.

Ils en auraient volontiers pris un de vermouth, et même deux, mais ils ne peuvent se permettre cette fantaisie ; c'est déjà beaucoup de payer leur contribution comme membres du Cercle.

Après le dîner, vers deux heures, ils reviendront. Peut-être s'accorderont-ils un café, — 20 centimes ; mais pas de liqueur !... Et si, dans une partie de binocle ou de piquet, ils ont la bonne chance de pouvoir mettre cette dépense sur le dos d'un autre, oh ! alors, ce sera leur suprême joie ! ils seront de bonne humeur tout le reste de la journée.

Puis, le soir, maman sera contente quand elle contrôlera le porte-monnaie de papa : « Eh bien, tu as été très raisonnable, aujourd'hui, mon ami, tu n'as dépensé que trente-cinq, » lui dira-t-elle.

Lorsque nos économes ont gagné le café au jeu de cartes, on les voit quelquefois, dans l'après-midi, demander trois décis de nouveau, — 20 centimes ; mais c'est tout. Il y a du reste moyen

de faire durer cette petite ration pendant plusieurs heures, en buvant à très petites gorgées et en faisant, en même temps, une forte consommation de lecture.

Ces messieurs ne lisent qu'au Cercle. Chez eux, pas de bibliothèque, pas de publications quotidiennes ; c'est de l'argent mal dépensé. Du reste, il faut bien que la contribution du Cercle se paie.

Quant à maman, elle n'a pas besoin de lire : qu'elle soigne sa cuisine, qu'elle ravaude ses bas ; c'est la mission d'une épouse vertueuse. Monsieur lui racontera d'ailleurs ce qu'il a lu.

Tous les petits rentiers, piliers de mon Cercle, sont de grands liseurs ; il faut bien tuer le temps. Aussi accaparent-ils à la hâte tous les journaux les plus en vogue, et, de peur d'en manquer, ils les superposent : la *Revue* sur le *Nouvelliste*, la *Gazette* sur la *Revue*, et le *Journal de Genève* à la surface. Puis, serrant bien le tout, comme s'ils ne tenaient qu'une seule feuille, ils s'en donnent à discrétion sans souci des autres membres du Cercle.

J'ai constaté la chose hier encore. J'eus beau chercher les journaux du jour, aller pour cela de table en table, tout en disant à haute et intelligible voix : « Pas de journaux aujourd'hui ?... Où diantre est la *Gazette* ?... Et le *Nouvelliste* ?... Et la *Revue* ?... pas trace ! rien que les journaux d'hier, d'avant-hier... »

Deux des piliers du Cercle étaient là, les ayant tous en mains. Ils m'ont entendu, m'ont vu chercher partout, mais n'ont pas bronché !

Quels gens aimables que ceux-là ! Et cependant ils ont tous voyagé, tous ont été à l'étranger ; mais ils n'ont rapporté de là-bas, paraît-il, que leurs économies, oubliant sur place les usages du monde.

Bref, lors de notre première assemblée générale, je demanderai que cet écriteau soit placé dans toutes les salles : *Il est défendu d'avoir dans les mains plus de trois journaux à la fois.*

Ce n'est pas toutefois que ces messieurs lisent les journaux pour s'intéresser aux affaires du pays ; pas le moins du monde ; c'est, au contraire, semblerait-il, pour les mieux critiquer. Rien n'est bon, chez nous, sauf la cheminée du Cercle ; c'est chaud et c'est économique.

Non, rien n'est bon ; nos institutions sont défectueuses, nos magistrats incapables, la vie est trop chère, les impôts trop élevés et la population détestable.

Aussi ces mécontents restent-ils en dehors de toutes nos affaires publiques : Administration communale ou cantonale ; manifestations populaires de divers genres, fêtes nationales, souscriptions d'utilité générale, œuvres de bienfaisance ; ils laissent tout de côté.

Après tout, je crois qu'ils font bien.

La patrie, pour eux, c'est le Cercle et les promenades sèches et économiques. Le Cercle est leur rendez-vous habituel ; c'est là qu'ils glosent, jouent, lisent et se chauffent à bon marché. C'est là qu'ils ont leur table, leur table de prédilection, bien placée, bien éclairée, à l'abri des courants d'air, suffisamment éloignée des couloirs, de la circulation gênante et des queues de billard.

Et n'allez pas la leur prendre cette table !... Fichtre ! il n'y ferait pas beau ! Vous les verriez aller et venir dans la salle comme des âmes en peine, malgréant, ronchonnant, refusant de s'asseoir ailleurs et vous souhaitant tous les maux imaginables !

Parfois, en revenant de la promenade, ils entrent dans un café de la ville, celui de leur choix, où le vin est bon et pas cher ; un café où ils ont aussi leur table. L'autre jour ils étaient trois autour de celle-ci, ayant chacun devant soi deux décis ; c'est la ration ordinaire ; ils ne vont pas au-delà. Avec ces deux décis, disent-ils, on sait à quoi l'on s'engage : la consommation en commun va souvent trop loin.

L'un d'eux ne voyant pas d'allumettes sur la table, interpella durement le garçon : « Comment, nous venons ici trois personnes, nous faisons de la dépense et on n'est pas fichu de pouvoir allumer son cigare ! »

Au cercle les choses se passent plus agréablement ; on se fait servir sans avoir besoin de consommer. Mais ces fidèles habitués s'y plaindraient mieux encore, si on supprimait la finance d'entrée et la contribution !...

Prenez patience, messieurs, la question est à l'étude.

Veillez m'excuser, monsieur le ré-

dacteur, de vous avoir entretenu de choses qui ne vous intéressent peut-être nullement; mais que voulez-vous, j'étais de mauvaise humeur en sortant du Cercle, et j'ai pris la plume pour le *Conteur*, dont je suis un vieil et fidèle abonné.

*Un membre du Cercle de ****

Madagascar.

Nos journaux ne tarderont pas à être remplis de nouvelles relatives à l'expédition que la France prépare contre Madagascar, cette grande île située à l'est de l'Afrique, dont elle est séparée par le détroit de Mozambique. Il nous sera donc nécessaire, afin de pouvoir suivre avec intérêt le récit des événements, d'être renseignés, d'une manière générale tout au moins, sur la nature, les institutions et les mœurs de ce pays lointain.

Une grande chaîne de montagnes traverse toute l'île, du N. au S., et forme, vers le centre, le vaste plateau d'Ankara, haut de 2500 m. environ. Une multitude de cours d'eau sortent de cette chaîne. Ces fleuves ont de 4 à 500 kilomètres, mais aucun n'est navigable.

En descendant des plateaux, on rencontre d'immenses forêts marécageuses et presque impénétrables; on y trouve les bois d'ébène, d'acajou, de palissandre, de teck, etc., des léopards, des sangliers, une grande quantité de singes et des oiseaux au plumage éclatant. L'hippopotame et le caïman abondent dans les rivières.

Le climat de l'île est chaud, humide et funeste aux Européens. L'intérieur et principalement le plateau d'Ankara sont salubres, mais la fièvre intermittente règne incessamment sur les côtes. — Magnifiques pâturages où l'on élève un bétail nombreux; rizières étendues; culture du maïs, du manioc, du tabac. La vigne et le mûrier croissent sur le plateau central.

Madagascar est parsemée de cristal de roche; on y rencontre des blocs de 20 pieds de hauteur. Mines de fer, d'étain, de cuivre.

La population (Malgaches ou Madécasses) est évaluée à 3,500,000 habitants. Elle se compose de plusieurs races, dont les trois principales sont les *Hovas*, de race malaise; les *Sakalaves*, de race noire, et les *Arabes Antaloats*, mélangés depuis longtemps avec les races indigènes. Les *Hovas* sont aujourd'hui la race dominante. Leur reine réside à *Tanamarive* (100,000 habitants), au centre de l'île, qui est partagée en 17 provinces. *Tamatave*, sur la côte Est, lui sert de port et est la seule ville commerçante.

Les *Hovas* se disent chrétiens, protestants ou méthodistes, mais ils ont conservé, avec une foule de superstitions grossières, la fourberie, la cruauté et

les mœurs dissolues de leurs ancêtres. Les missionnaires anglais exercent une grande influence sur le gouvernement de Madagascar.

L'exportation se compose de bétail, peaux, cire, gomme, suif, riz, graines, etc. Le principal article d'importation est le rhum.

Plusieurs essais de colonisation furent tentés sans succès par la France à Madagascar, à diverses époques. Mais la France réserva formellement ses droits dans plusieurs actes publics.

La France, soit qu'elle fût appelée à secourir certaines populations réclamant son intervention, soit qu'elle eût à protéger les établissements qu'elle y avait fondés, dut intervenir plusieurs fois par les armes.

La paix fut signée le 17 décembre 1885, et le traité, conclu à Tamatave, donna à la France le droit d'avoir à Tananarive un résident pour servir d'intermédiaire dans les relations du gouvernement malgache avec toutes les autres puissances, sans intervenir dans l'administration du pays, etc. Ce traité assure en outre la protection du gouvernement aux Français établis dans l'île et place Madagascar sous le protectorat de la France.

Mais le gouvernement Malgache, qui est en entier dans les mains de Rainilaiarivony, premier ministre de la reine Ranavalona III, a si souvent violé ses engagements, vis-à-vis de la France, qu'il n'existe là-bas de sécurité pour personne et qu'une intervention armée ne peut tarder.

Filles de cultivateurs.

Nous empruntons à un journal français, la *Gazette du village*, les judicieuses réflexions qui suivent :

« Aujourd'hui, les cultivateurs sentent mieux que jamais l'infériorité de l'éducation de leurs filles, et ils se demandent pourquoi on ne fait pas pour elles ce qu'on fait pour leurs fils.

» Vous aurez beau former des praticiens et des théoriciens dans vos écoles d'agriculture, disent-ils, le progrès ne se fera pas sans de bonnes ménagères. A côté de la jeune génération de cultivateurs instruits, il faut une génération de filles instruites des choses du métier. Et si, pour leur donner une bonne éducation, nous les plaçons dans les pensions des villes, elles n'en rapportent que des goûts pour les plaisirs et des visées tout autres que celles d'une ménagère de campagne.

» Evidemment, il y a là quelque chose à faire, des progrès à réaliser. Les garçons ont des écoles pratiques d'agriculture, des écoles professionnelles, eh bien, il faut aux filles un enseignement correspondant, c'est-à-dire des écoles où elles soient préparées à remplir leur

rôle de bonnes fermières, de bonnes ménagères. Quand elles en sortiront avec leurs diplômes, les bons partis ne leur manqueront pas, et l'union des deux intelligences fera la prospérité de la ferme.

» Il y a aujourd'hui quantité de cultivateurs aisés, mais qui ne peuvent donner à leurs filles d'assez grosses dots pour en faire des femmes de notaires, d'avocats, de médecins, et qui voudraient cependant que leurs filles pussent rivaliser d'intelligence avec les jeunes gens sortant des écoles spéciales, possédant comme eux les connaissances professionnelles nécessaires.

» Le rôle de la femme dans une exploitation agricole a plus d'importance qu'on ne suppose; c'est par la femme ignorante qu'une situation est souvent compromise; c'est par une femme intelligente et instruite qu'on la sauvera. »

Invitation à dîner.

Un de nos amis était invité dernièrement à dîner chez des personnes qu'il ne connaissait pas encore beaucoup. Il se rend à l'heure dite chez eux, c'est-à-dire à l'heure juste, comme le veut l'usage.

Au moment de franchir le seuil de la maison, il entend à l'étage supérieur une imprécation, un cri, enfin une soupière qui siffle à ses oreilles et vient s'écraser à ses pieds avec un fracas atroce, répandant parmi les éclats de porcelaine toutes les carottes et les navets d'une croûte-au-pot.

Evidemment, la guerre était dans le ménage; monsieur et madame étaient aux prises.

Heureusement, notre ami n'est ni sali, ni blessé par cet obus inattendu. Il monte l'escalier et trouve ses hôtes au moment de se mettre à table.

On s'assied et la cuisinière apporte aussitôt le poisson.

— Mon ange, dit doucement le mari à sa femme, dis donc à monsieur le menu du dîner.

— Non, cher ami, répond madame avec un sourire charmant, c'est plutôt à toi...

— Eh bien, voilà, dit monsieur d'un air fort dégagé, je vous dirai que nous dinons à l'anglaise... nous ne mangeons jamais de potage!

(Almanach ill. de la famille.)

C'est la falta ao Betezu.

Ne faut jamé eindieusà lo governèment s'on vao vivrè tranquillo. Ne parlo pas d'ao governèment dè la capitâla, kâ l'a lè gendarmes, lè dzudzo et monsu Notz po mettrè ao pas lè renitants et cliào que ne vont pas lo drâi tsemin; mâ parlo d'ao governèment ein gredons qu'est soveint pe molési à